

Défense du système  
des poètes romans

Charles Maurras

1895

Édition électronique réalisée par  
Maurras.net  
et  
l'Association des Amis  
de la Maison du Chemin de Paradis.

– 2007 –

Certains droits réservés  
merci de consulter  
[www.maurras.net](http://www.maurras.net)  
pour plus de précisions.

Texte paru dans la revue la Plume<sup>1</sup> en 1895.

## Défense du système des poètes Romains

*Dulcissimas veritates conspicer.*

DANTE<sup>2</sup>.

Un des beaux privilèges de l'intelligence est de vaincre le sentiment quand elle ne peut l'éclairer.

À ne consulter que son goût, M. Charles Morice se sentirait médiocrement incliné aux ouvrages de l'École romane. Il est l'auteur de *Chérubin*, de *la Littérature de Tout-à-l'heure*, et de quantité de poèmes, de discours, de fragments critiques dont le style, l'organisation, la pensée ne nous paraissent point très serrés ni très purs. M. Charles Morice est presque né notre adversaire. Ce fut un adversaire sage et, jusqu'ici, courtois. Il a l'esprit curieux, la formule souvent heureuse. Je me souviens qu'il a donné de bonne heure, dès 1891, une juste expression de cette poésie morale, vivante et abstraite, à laquelle, dès le premier *Pèlerin passionné*, excella notre maître M. Jean Moréas<sup>3</sup>. M. Charles Morice en définit l'essence : « des sentiments pensés » et il en remarquait la conformité aux traditions et aux tendances de l'esprit des Français. On n'a rien dit de mieux encore.

Le nouveau jugement qu'il vient de publier sur l'École Romane porte aussi la marque d'un grand désir de justesse et de vérité. M. Charles Morice n'était pas mal placé pour juger de la sorte. Les professeurs ne peuvent se résoudre à

---

<sup>1</sup> *La Plume*, n° 149, 1<sup>er</sup> juillet 1895, p. 289–292.

<sup>2</sup> Dante, *Epistula XII*, IV. « Contempler de très douces vérités. » (N.D.É.)

<sup>3</sup> Ioannis Papadiamantopoulos, dit Jean Moréas, est un poète grec d'expression française né à Athènes le 15 avril 1856 et mort à Saint-Mandé le 30 avril 1910. En 1892, se détournant du symbolisme, il fonde l'École romane. (N.D.É.)

la bienveillance en faveur de lettrés qui se passent de leur conduite et de leurs commentaires pour revenir aux belles lettres classiques ; M. Charles Morice n'est pas professeur. Et il n'est donc pas stimulé non plus par cette ambition de paraître, à tout prix, un moderne, à quoi se reconnaît le journalisme d'origine universitaire et qui gâte un si grand nombre de bons esprits.

Et M. Charles Morice n'est pas encore académicien. Il ne fut jamais parnassien. Et il n'a fréquenté ni Médan ni Auteuil<sup>4</sup>. Il ne se croit donc pas obligé de manifester sa grande horreur des écoles, des groupes, des académies. Et il ne fait pas profession de la liberté ni de la pauvreté d'esprit. De misérables écrivains, désespérant sans doute de rien amener à la vie, se sont réfugiés là-dedans. Ils instituent un privilège au profit de l'ignorance, de la fantaisie présomptueuse et aveugle. Mais ils ne réussissent même pas à être de vrais ignorants ni à recueillir l'avantage de leur dérèglement d'imagination. Leur doctrine fut de se tenir à l'écart de toute tradition : mais l'effet de cette doctrine est des plus clairs ; ils suivent pas à pas, sans critique, sans choix, dans toute leur rigueur et leur absurdité, les coutumes, les habitudes, les traditions qu'ils ont rencontrées toutes faites chez leurs aînés immédiats. Ils refusent d'entendre l'éternelle et la commune leçon de style qui sort des poèmes de Ronsard, de Racine, de La Fontaine et de Chénier : c'est pour subir, sans le savoir, la suite des mauvais exemples d'un Verlaine ou d'un Hugo. Voilà nos insurgés : les plus dociles, les plus serfs de tous nos écrivains !

M. Charles Morice se doute de ces vérités. Il a, de plus, des connaissances en histoire littéraire. Et la logique ne lui est pas étrangère.

La logique lui a appris à se garder de la faute de M. Coppée qui, l'autre jeudi, nous niait le sens et la portée de ce terme d'École, cinq minutes à peine après qu'il venait de louer la « discipline intellectuelle » que s'étaient donnés en commun les Parnassiens. . . Et la même logique empêcherait M. Morice de proclamer (comme on le faisait ici même, il y a peu de temps) que « la Grèce est morte » pour en venir à célébrer « l'essence éternellement vivante de l'antiquité » . . .

Quant à l'histoire, elle a montré à M. Charles Morice comment des écrivains furent souvent conduits, par une affinité d'instincts et par l'inimitié confuse du vulgaire, à s'unir, à se fortifier par de réciproques avis, à former, de propos délibéré, des écoles. Non assurément qu'ils songeassent à cultiver ces « procédés » ces uniformes « gentilleses » qui furent le souci suprême du Parnasse ; ils voulaient seulement accomplir de concert, et c'est-à-dire avec plus d'énergie et de clairvoyance, une même pensée. M. Charles Morice laisse

---

<sup>4</sup>Médan — où vivait Émile Zola — pour le naturalisme ; Auteuil sans doute pour le Parnasse. Le salon de Mallarmé rue de Rome, lieu emblématique du symbolisme, n'est pas cité. (N.D.É.)

les sots et les barbares soutenir que la discipline est l'ennemie de la force ou qu'une vue nette des choses en doit détruire le sentiment ou la poésie. Il n'en croit rien. Nous ne pouvons qu'être sensibles au témoignage qu'il rend en notre faveur. Mais, dans cette question, la vérité et le bon renom de M. Charles Morice ont plus d'intérêts que nous-mêmes.

Tout le tort des Romans, dit en substance M. Morice, fut de mettre en commun leurs croyances esthétiques. Mais, ajoute-t-il, ce ne fut aucunement un tort :

Les disciples de Moréas... ont voulu réagir par la vertu de la discipline et de l'union contre la grossière indifférence de trop de gens à l'égard de l'Art poétique. Ils ont délibérément borné leur horizon pour échapper aux insultes du vulgaire. Ils travaillent ensemble, ils se critiquent mutuellement, sincèrement, sévèrement. De la sorte, ils avertissent le monde qu'ils prétendent puiser dans leur spirituelle entente la force d'attendre, aussi longtemps qu'il lui plaira de le leur refuser, son suffrage...

Quoi de servile dans une telle attitude ?

Là-dessus, M. Charles Morice résume la doctrine de l'École romane. Les lecteurs de la Plume connaissent bien cette doctrine. C'est ici que M. Maurice du Plessys et moi-même l'avons exposée pour la première fois. C'est ici qu'il en fut donné, par les poètes de l'École, de parfaites applications. M. Charles Morice y note tout ce qui lui paraît au-dessus de toute conteste :

Il faut, dit-il, convenir avec les Romans que nous avons singulièrement trahi le génie de notre race et de notre langue, tout ce siècle durant. Notre littérature est devenue comparable à ce Panthéon romain où tous les dieux étaient reçus et d'où le culte national fut peu à peu banni : à force de compréhension et pour avoir ouvert trop grandes les portes de notre sanctuaire intellectuel aux Idéals d'un autre génie, *nous n'avons plus de pensée propre, plus de langue nationale, plus d'art français.*

*C'est un désastre.* Les Romans s'efforcent de le conjurer en retournant aux sources gréco-latines de notre pensée et de notre idiome. L'effort est rationnel, louable, digne des artistes érudits et ingénus qui l'ont entrepris.

Voilà qui est assez complet. Assurément, je ne retiendrai de ces lignes que ce qui montre bien comment M. Morice a compris le type, le principe, l'idée de l'École Romane. Je ne sais s'il a vu à quel point ce principe est un principe nécessaire. Le louer, le trouver raisonnable ne suffit point. Maintenant tout l'appelle et tout le nécessite. Rien de sérieux, de réel ni de positif ne le contrarie, ni ne peut vivre hors de lui. N'ayant devant elle que des négations pures,

notre conception de l'art français contient aussi tous les développements qui sont « possibles », et tout ce qui, aujourd'hui, n'est point mêlé d'un caractère intrinsèque de nullité.

M. Charles Morice ne hait pas le langage métaphysique ; il me pardonnera d'en avoir usé un moment. Le temps me manque pour environner de preuves ces formules vives. Et, d'ailleurs, la preuve est sensible. La poésie romane réussit, en langue française, elle se réalise absolument, complètement, et elle est seule à se réaliser ainsi. L'allemanisme (comme parlerait Fichte) ou le romantisme ne s'y accomplissent que d'une façon incomplète, quelque génie qui en ait entrepris le travail. De nos jours, nous voyons cinq ou six Muses assez belles frappées de la plus mélancolique stérilité, justement parce qu'elles tentent de concevoir selon un principe faux. Dans notre langue, avec notre tour de génie, le principe roman trace la ligne la plus simple, celle du moindre effort et de la plus heureuse réalisation.

C'est au nom de ce principe, posé dans son intégrité, qu'il m'est permis de repousser ce que M. Charles Morice ajoute de réserves à son approbation.

Il nous concède tout ce qui a trait, dit-il, au mode d'expression. Mais il affirme que les poètes romans tombent dans l'arbitraire quand ils « limitent » aux fables antiques le thème de leurs poèmes.

Notons un point. M. Morice est infiniment trop lettré pour nous reprocher de recourir à la mythologie antique. Il ne pense pas que les dieux soient tombés en poussière. Il connaît que ces dieux sont bien les seuls dieux qui subsistent et qui puissent durer à l'abri des contradictions. Si la nature était éternelle, ils seraient les dieux éternels, puisqu'ils la représentent dans son jeu varié et dans son ordre stable. Ainsi que le disait excellemment un des nôtres, M. Raynaud, cette religion grecque « ne repose que sur le nombre et sur l'harmonie ». Selon mon sens, les Grecs n'ont jamais été si parfaits que dans ce système de leurs divinités, dont les unes nous peuvent représenter les forces élémentaires de la vie, les facteurs, intelligents ou non, de la substance universelle et dont les autres nous figurent les fins mystiques de ce monde et, tels que les Muses et les Grâces ou Pallas et Phébus, sollicitent les forces à leurs formes définitives et à leurs plus exactes compositions. Ces derniers dieux sont identiques aux Idées. Il n'y a rien de plus humain ni de plus divin.

Mais M. Morice est-il bien assuré que nos amis se soient « limités » à cela. Peut-être eût-il fallu qu'il se tînt à noter que nos quatre poètes se sont, en pratique, contentés de mythologie grecque comme du meilleur, de l'exquis. Ils n'ont guère songé à se prescrire ni à s'interdire aucun thème pour cette raison décisive que ni Moréas, ni Plessys, ni La Tailhède, ni Raynaud n'attachent d'importance à ce que M. Charles Morice nomme un thème.

Un thème, en poésie, est de peu d'importance.

Ce qui importe seul, c'est le sentiment poétique. Mais c'est justement pour cela que les thèmes classiques sont encore les préférables. Ils sont les plus légers de tous, et les plus transparents ; la matière y est réduite à si peu que rien. Le chant n'y est pas encombré ; l'attention n'est pas retenue. Tout y est simple, aérien. Le génie secret du poème se peut manifester dans ces thèmes connus, usés, subtilisés et sublimés par le chant de tant de générations, de poètes, même antérieurs à Homère. Donc, il se manifeste sans embarras et sans retard. Telle est cette robe classique, à plis simples et purs, dont Fénelon voulait que nos jeunes dames fussent vêtues. Ce lin fluide, ce n'est rien. Il vêt pourtant, et sans couvrir. Il aide les lignes décisives à se marquer ; il simplifie les autres. L'exemple des Tragiques grecs est bien instructif là-dessus. Deux ou trois épisodes des antiquités nationales firent les frais de toutes les trames de leurs actions les plus diverses pendant de longs cycles d'années. Plus un sujet avait attiré de poètes, plus c'était un sujet beau et riche pour eux.

Les vieux thèmes suffisent donc, et c'est une fortune pour nous de les avoir. Que si la fantaisie prend un jour M. Moréas ou M. du Plessys de traiter un sujet celte, scandinave, germain ou juif, ces messieurs auront bien scrupule de faire la moindre opposition à leur fantaisie. Toutefois, je dois convenir qu'ils perdront là un temps qui nous est précieux à ennoblir des rêveries d'une origine médiocre, sans « race » et sans antiquité. Il faudra en outre, qu'ils s'efforcent à nettoyer cette Viviane ou ce Merlin des laideurs commises précédemment à leur sujet ; il faudra qu'ils évitent que ces noms, ces histoires ne déteignent sur leur propre imagination et n'altèrent cette harmonie acquise et soutenue au prix d'efforts et de sacrifices continuels. Leur succès, duquel je ne voudrais point douter, tiendrait un peu du tour de force. Ils auraient vaincu une grosse difficulté. Ainsi fit notre Dante ; ce fut, si l'on veut son « mérite » ; ce fut, à coup sûr, son défaut, né du malheur des temps. Pour user d'une image chère à deux barbares ingénieux (Maeterlinck et Emerson) les Romains modernistes, s'il en naît, se divertiront à équarrir une planche en la disposant sur leurs têtes, au lieu de la placer, humainement, entre leurs pieds. M. Charles Morice conviendra que de vrais poètes ont mieux à faire que de travailler à accumuler ainsi les difficultés pour la joie un peu puérile d'en triompher. Si bon chrétien qu'il fût, le XVII<sup>e</sup> siècle avait compris cela.

Mais tout ceci est secondaire. Il reste que le thème, païen ou chrétien, moderne ou antique, est de médiocre valeur. Tout dépend de la conception du poète. Cela est si certain que M. Henri de Régnier se pourrait épuiser mille ans à nous chanter des faunes assis au bord des fontaines de la Sicile et des nymphes parées des noms les plus classiques ; et, quand bien même cet

auteur d'*Aréthuse*<sup>5</sup> s'efforcerait de ne donner à l'avenir que des idylles ainsi costumées à l'antique et de ne traiter que de tels sujets grecs et latins : il nous demeurerait un barbare, un germain, un flamand de langue française ou encore un poète franc comme le nommait fort ingénieusement M. Mulhfeld. Et il ne sera jamais plus Franc que dans *Aréthuse*, dût-il n'écrire plus que sur des thèmes empruntés des Nibelungen !

Cette remarque réduit bien la question de savoir où sont les meilleurs mythes, de ceux que la Grèce forma ou de ceux que révèrent l'Europe du nord ou l'Asie sémitique. « Pour le poète qui les voudra chanter » comme parle M. Morice, j'ai confiance que les mythes les meilleurs seront ceux qui se trouveront être les plus favorables à l'expression de la poésie, et c'est-à-dire encore les plus humains, les plus généraux, les plus naturels.

Les mythes grecs sont naturels jusqu'au naturalisme. M. Morice le remarque avec raison. Ils demeurent dans la nature lors même qu'ils témoignent d'un désir de la dépasser. C'est une grande louange que je leur fais. Car le nom de nature ou de naturalisme, si fâcheux qu'en ait été l'usage récent, n'effraie ni M. Moréas ni aucun de ses disciples. Nous acceptons le mot, puisqu'il est impossible de ne point accepter la chose, opposer à la nature soit l'idée, soit le rêve, soit encore ce mélange d'idéalisme et de rêverie qui est la morale moderne c'est proprement écrire en vain : nos idées les plus fines et nos abstractions les plus hautes sont des portions ou pour mieux dire des membres de la nature, comme notre cerveau est une part de notre corps et la pensée un des éléments de notre être. La nature enveloppe jusqu'à ce qui prétend s'élever au-dessus d'elle et s'insurger contre elle. Il en est de cette nature comme du plaisir dans la fine analyse que fit du stoïcisme La Fontaine :

... Sur son propre désir  
Quelque rigueur que l'on exerce  
Encore y prend-on du plaisir.<sup>6</sup>

Quelque stoïcienne ou mystique idée que l'on ait conçue, encore est-elle enveloppée du vaste sein de la nature. Cette idée en résulte comme la fleur sort du rameau. Pour que l'art des hommes ou leur science parvienne à quelque domination de la nature, il faut d'abord, selon le conseil baconien, qu'on se soit conformé aux lois de cet empire universel. Il est une mystique et une symbolique aux profondeurs desquelles un esprit n'atteindra que pénétré des méthodes de la nature. C'est ce qu'ont fait les Grecs. M. Morice parle des Sphinx de l'Égypte qu'il oppose aux Vénus de Grèce. Il ne distingue pas à quel point la belle Vénus est plus profonde, plus suggestive, plus riche de vues

---

<sup>5</sup>(Euvre d'Henri de Régner, 1895. (N.D.É.)

<sup>6</sup>Jean de La Fontaine, *Les Amours de Psyché, Éloge de la Volupté*. (N.D.É.)



sur la merveille de l'univers que ne purent être les sphynx. Mais, j'accorderai volontiers qu'elle est moins étonnante pour l'œil d'un peuple enfant ou d'un esprit enfant. Qui ne sait que le romantisme a ramenés nos gens de lettres à l'enfance ? Jusque chez les meilleurs, le langage de la pensée n'est plus qu'un bégaiement.

« Les Romains » écrit au même sens M. Charles Morice, « ont beaucoup de dédain pour la métaphysique ». C'est encore une erreur. Nous ne dédaignons que la mauvaise métaphysique, la métaphysique verbale où se complaisent les enfants, contradictoire au fond et, dans l'aspect, logomachique. Nous la nommons parfois entre nous de la métaphysique allemande, encore que tout éloignés de sentir le moindre dédain pour le péripatétisme d'un Leibniz ou le logicisme d'un Kant. Le mal que nous pensons d'un certain genre de verbiage philosophique tient justement à notre désir de conserver, sur ce point dont M. Morice nous croit négligents, la haute tradition humaine ou classique. Nos haines et nos amours dans ce sujet sont liés au caractère même de la patrie de Descartes et d'Auguste Comte<sup>7</sup>, au génie de la race d'Aristote et de Thomas d'Aquin. À bien parler, ce n'est peut-être que par la qualité de la Raison qui le conduit que l'art des helléno-latins peut être défini.

S'il m'est permis d'invoquer un fait personnel, je rappellerai que j'ai moi-même soutenu et montré quelque sentiment assez vif de cette tradition — appelons-la, si vous voulez, rationaliste ou, si vous préférez, intellectualiste — contre un parasite insolent qui tentait de prêter à l'esprit des lettres françaises les bassesses de son esprit. C'était peut-être sympathie de la part de ce Polonais. Il nous formait à son image. Remercions le ciel que le misérable n'ait pas eu à tracer la formule de notre courage civique : il nous eût peints sous la figure d'un de ces lâches déserteurs à la classe desquels il fut justement ramené.

Je voudrais que ce souvenir convainquît M. Charles Morice que nous n'avons aucun degré « d'injustice » ni de « haine » pour « la science vraie, pour l'abstraction, le rêve, le symbole ». M. Charles Morice a lui-même noté combien, dans le poète des « sentiments pensés », le mode de conception est déjà, quel qu'en soit l'objet, d'un tour général et philosophique. Mais la même vertu se retrouve souvent dans les conceptions, elles-mêmes ; et Moréas est le plus abstrait des poètes quand il arrive à un sujet de métaphysique amoureuse. Que M. Morice relise, dans le nouveau *Pèlerin*, *Ænone au clair visage* et toute *Ériphyle* il trouvera peut-être que notre jeune maître est bien le poète du « Temps », du Temps ontologique : les changements de la durée, les métamorphoses incessantes de la vie générale le pénètrent d'un sentiment d'admiration religieuse C'est plus que la tristesse d'Horace.

---

<sup>7</sup>Comte, plus admirable par sa Métaphysique subjective que par toutes ses destructions.

Il y a dans Bossuet un beau cri de surprise à l'annonce que « ce mortel soit mort ». Ainsi de Moréas. Le moindre changement du changeant le remplit de crainte. Le poème de la Tailhède *De la Métamorphose des Fontaines* appellerait de même les plus hautes explications. J'y ferais voir tout un système de métaphysique de l'art. Je sens une religion secrète, dans l'*Hermès* de M. du Plessys. Et je ne sais rien de plus éloigné d'un naturalisme immédiat que telle page de M. Hugues Rebell.

« Deux occupations » selon Taine « distinguaient le Grec du barbare, l'étude de la philosophie et le soin des affaires publiques. » Nous ne sommes point oublieux de cette distinction. Mais le sens des mots se corrompt. On nomme quelquefois de la philosophie un ramas de contradictions romanesques où le mot d'infini joue un rôle essentiel. On nomme politiques des intrigues d'où l'idée vraie de la Cité est tout à fait bannie, puisqu'on n'y songe qu'à la pure félicité non pas des citoyens, mais des simples esclaves. Ces équivoques nous ennuient ; et c'est d'un ennui que partagent beaucoup de bons esprits. Je signale à ces bons esprits un fait à remarquer. Il existe à Paris un groupe littéraire, fort de six écrivains<sup>8</sup>, dont l'aîné touche à peine au milieu de la vie : on y parle de politique ; et personne ne s'y déclare pour l'anarchisme : on y songe philosophie ; et personne ne fait usage du nom de l'infini.

---

<sup>8</sup>On parle habituellement de Moréas, Maurras, Maurice du Plessys, Raymond de La Tailhède, Ernest Raynaud et Frédéric Mistral. Mais Mistral peut difficilement être qualifié de parisien, même lointain. Peut-être faut-il ici lui substituer Hugues Rebell, cité par Maurras un peu plus haut, et que son royalisme avait rapproché de Maurras dans ces années de l'École romane (1891–1897 environ). (N.D.É.)



